

PAR FIL SPÉCIAL

Par Albert GUILLAUME



Aux « Indépendants »

— Ils sont drôlement logés cette année... Tu ne trouves pas, Eusèbe ? On dirait une baraque de saltimbanques...
— C'est comme le reste, tu sais, c'est peut-être voulu.

A quelque chose malheur est bon

— Inviter Lagrinche en bouche-trou ! Tu n'y penses pas... un garçon si susceptible !
— Laisse donc... écoute : « Cher monsieur, n'ayant pas reçu de réponse à l'invitation que je vous ai adressée il y a trois semaines, je viens vous renouveler... etc. » La grève des postes n'est pas faite pour les caniches !

Fin de non-recevoir

— Voilà, mon cher directeur... c'est une pièce grecque...
— Impossible, mon bon !... d'ici à ce que je puisse vous mettre en répétition, elle n'aurait plus cours...

« Les serpents venimeux »

— Je regrette... je n'ai pas pu aller aux obsèques de ce pauvre Hunteil... il paraît que Léonie y était ?
— Ma chère, elle reçoit si peu d'invitations ! Alors, vous comprenez, faute de mieux, elle va à tous les enterrements...

n'ayant pas eu à intervenir, je n'avais même pas adressé un mot à ces deux casseurs d'assiettes.

Nombre d'années après (naturellement Gallifet avait monté en grade), je me retrouvais en excellentes relations avec un mien voisin d'en face, au boulevard des Capucines, le financier Charles Lafitte. C'était au moment où, après quelques ascensions qui m'avaient démontré l'évidence, je venais de dépeindre et proclamer mon « plus lourd que l'air » et menais grand tapage avec ma campagne du *Géant* pour constituer un capital à notre première société d'aviation. Je me trouvais être un peu à cette heure la bête curieuse dans la ville et non opulent voisin voulait absolument me tenir une fois à sa table. Il se montrait trop obligé à mon endroit pour que je pusse refuser et je me rendis à l'invitation en l'hôtel de son gendre, ce terrible Gallifet qui, paraît-il, lui en faisait voir d'assez dures : « Un tempérament indomptable ! me disait le beau-père. Il faudrait, non pas pour le rompre, c'est impossible, mais seulement pour l'assouplir un peu, tous les matins, de huit heures à midi, lui faire scier du bois dans ma cour ; mais avec le caractère que je lui connais, je n'obtiendrais jamais cela de lui... »

A ce dîner, j'avais l'honneur de me trouver, entre Mmes de Metternich et de Pourtalès, avec quelques-unes des plus belles dames du dernier Empire. Gallifet nous arriva après le polage et j'échangeai à peine avec lui quelques mots au dessert.

On va voir comment il devait se souvenir de cette unique et brève rencontre...

**

1871. — La Commune n'est plus : les troupes de Versailles entrent dans Paris. Du boulevard de la Madeleine arrive à notre boulevard des Capucines le général de Gallifet, accompagné de son aide de camp (n'était-ce pas Louis de Turenne ?) et suivi de son peloton d'escorte.

Un coup de feu !... Le général ne tourne même pas la tête. L'aide de camp saute de son cheval, l'escorte, les gardes nationaux tricolores se précipitent.

Mais Gallifet a déjà poussé son cheval devant ma porte, d'où campé, il tonne :

— N'entrez pas là !
— Pourquoi ? Mystère !... Et la perquisition doit s'en tenir aux immeubles voisins.

Les années ont passé. Par belle matinée de ciel clair, rencontre de Gallifet sur le pont de la Concorde. Du trottoir de gauche il m'aperçoit sur mon trottoir de droite et de sa petite badine fait le geste de me mettre en joue. Que signifie ?

Pour ne pas demeurer en reste, n'ayant pas de canne, de mes deux bras je lui rends le geste.

D'autres mois. Même rencontre, cette fois, rue Royale, même pantomime et réciprocité. Mais qu'est-ce qu'il a ?

Des mois encore. J'ai quitté le boulevard pour installer ma photographie rue d'Anjou. Sous le vestibule, un après-midi, arrive Gallifet qui, dès qu'il m'aperçoit, me vise...

— Sérieusement, lui dis-je, vous avez là quelque chose d'inquietant à soigner sans retard. Vous devriez voir quelqu'un...

Mais lui, son dur regard me perçant et son index bauté sur mon visage, comme en reproche :

— C'était vous !

— Moi, quoi ?

— Oui ! vous qui m'avez tiré dessus !

— Voilà donc l'explication ? Eh quoi !

Vous avez pu croire, ça, — et vous avez empêché la perquisition : vraiment, c'est bien !

— Ta ta ta ta ! C'était vous !

— Mais ! vous êtes fou !

— C'était vous !...

Et toujours son doigt braqué qui m'énerve. J'ai beau protester, il n'en dément pas : c'est moi !

— Eh bien ! vous prouvez là que vous ne me connaissez pas du tout, que vous ne soupçonnez pas qui je suis... Jamais, entendez-le bien ! jamais Nadar ne tirera sur son prochain sans lui avoir d'abord crié : « J'ai mon outil : as-tu le tien ? »

Gallifet éclatant :

— Et c'est là que Nadar est une f... bête !

Que dire ?

Fantastiques contradictions du féroce et du chevaleresque en cette âme composite, impitoyable et magnanime à la fois, témoignant qu'en notre pauvre humanité nous avons toujours à nous pas-

ser quelque chose les uns aux autres — ne fût-ce que l'épée au travers du corps... Nadar.

NOTES D'UN PARISIEN

SCRUPULE

La loi sur le colportage permet-elle d'interdire la distribution des prospectus sur la voie publique ? M. le préfet de la Seine est en train de faire étudier ce problème par ses juristes. S'ils disent oui, le donneur de prospectus s'évanouira : on ne l'autorisera plus à salir les rues de Paris.

Et s'ils disaient non ? Ah ! en ce cas, M. le préfet serait un peu embarrassé : il devrait aviser d'autres mesures. L'en proposerai-je bien une ; mais, pour qu'elle fût efficace, il faudrait changer toutes les habitudes et, ce qui serait plus grave, le caractère des Parisiens.

Le Parisien est bon, courtois, charitable ; il ne sait pas se défendre contre le fâcheux qui l'aborde sous les dehors d'une familiarité respectueuse. Au coin de la chaussée, un vieux monsieur, qui a de grandes manières, fait un geste large et déploie à votre intention un carré de papier blanc, rouge ou vert. Votre main est dans votre poche. Elle y est bien. Et pourtant, vous êtes si bon que vous la sortez pour saisir le cadeau du vieux monsieur, qui serait trop peiné de votre refus et le punirait d'un regard sévère.

C'est fait ; vous tenez le prospectus. Le lisez-vous ? Jamais ! Continuant la courbe du geste indiqué par le vieux monsieur insistant et autoritaire, vous mariez le prospectus au sol, où il attendra le chiffonnier. En somme, vous n'êtes qu'un complice, un receleur momentané, un intermédiaire.

Eh bien ! refusez le service attendu de vous, n'acceptez plus ces prospectus qu'on vous impose... La rue sera propre, et M. le préfet sera bien content. Oui, mais vous n'en ferez rien, car vous vous direz : Si je faisais cela, de quoi vivrait le vieux monsieur ?

D.

La Semaine sportive de Monte-Carlo

Le meeting des canots. — « Chantecler », champion de la mer

(Par dépêche de notre envoyé spécial)

Monte-Carlo, 8 avril.

Le yachting français a, une fois de plus, gagné le Championnat de la Mer. Il l'a gagné sur trente-quatre concurrents qui représentaient l'architecture et la mécanique navales de l'Angleterre, de l'Italie, de la Belgique, de la Suisse et de l'Allemagne.

Le triomphateur est *Chantecler*, un croiseur magnétique, à qui la victoire ne pouvait échapper. Pas un instant, le bel et puissant canot ne fut inquiété ; il s'en alla, du départ à l'arrivée, dans une nage admirable de mouvement, de sûreté et de régularité, dans l'alerte chanson de son moteur *Brasier* qui jamais ne fit plus galement sa tâche, en parcourant les 200 kilomètres de l'épreuve en quatre heures, quarante-cinq minutes, cinquante-huit secondes, à quarante-deux kilomètres à l'heure.

Le Championnat de la Mer était jadis réservé aux racers ; il est, depuis cette année, exclusivement ouvert aux croiseurs. Il n'y a donc pas de comparaison à établir entre les performances passées et les performances d'aujourd'hui. Celle du *Chantecler* est remarquable ; elle égale celle réalisée par les grands racers des premiers meetings, exploit d'autant plus notable que le canot vainqueur est actionné par un seul moteur de cent trente chevaux.

La mer n'était pourtant pas mauvaise ; sans être d'huile, elle était des plus favorables à un long effort. On ne s'en serait certes pas douté à l'importance des déflections. Sur trente-quatre qui prirent part au départ, six seulement terminèrent les 200 kilomètres de la course. Le *Chantecler*, déjà nommé *Télé-Mors*, second en 5 h. 6' 38" ; l'*Alex II*, *Mercédès*, en 5 h. 42' 27" ; le *Mais-Je-Vais-Piquer*, en 5 h. 46' 45" ; *Odette*, et enfin *Madeleine*, un amour de petit croiseur.

Un déchet de plus de 80 0/0, ça me semble un peu beaucoup. Je ne voudrais pas me livrer à de décourageantes

considérations pour les constructeurs ; mais il est bien évident que de si nombreuses défaillances ne sont pas pour engager les amateurs de yachting en mer ou en eau douce à faire l'acquisition de canots d'une robustesse aussi éphémère. A nos constructeurs de soigner davantage, les uns leurs coques, les autres la partie mécanique.

La certitude qu'on est, dans l'incomparable baie de Monte-Carlo, où croissent, durant les courses, une flottille de secours, embarcations à pétrole, remorqueurs et contre-torpilleurs, exposé à un péril sérieux, a, peu à peu, conduit à négliger la solidité du canot au bénéfice de la vitesse.

La seconde préoccupation est excellente ; mais la première mérite aussi quelques regards, et c'est pourquoi je déplorai une fois de plus qu'on n'ait point, à l'occasion de cet admirable et si utile Meeting de Monaco, créé quelque grande épreuve annuelle, telle qu'Alger, l'Oulan, mais sur une formule plus prudente, touterois, qui aurait exposé les canots aux véritables difficultés de la mer et à ses dangers, et aurait aussi, d'année en année, appris aux constructeurs à les prévoir et à les surmonter. Sans compter que une telle épreuve serait singulièrement émouvante et qu'on aurait vécu des minutes et des heures palpitantes.

A interroger la ligne lointaine où l'infinit bleu du ciel se confondait à l'infinit bleu de cette voluptueuse Méditerranée pour en voir surgir les canots vainqueurs, on me dira, je le sais bien, que les risques sont trop grands. Mais il faut des risques au progrès ; c'est une douleur nécessaire qu'il faut envisager.

Mais si on veut que le canot automobile soit vraiment et bientôt une embarcation utile, il convient de l'exposer aux difficultés de la haute mer ; sinon il restera un esquif équivoque, d'agrément sans doute, mais condamné à un rôle chétif, à l'insécurité qu'il sera à flotter le long des côtes ou dans les limites paisibles et sûres des ports.

L'homme a toujours dû payer de quelques existences les plus précieuses de ses grandes conquêtes. Il faut des martyrs à la science et au progrès. C'est une dîme à laquelle on n'échappe qu'à condition, hélas ! de demeurer dans la routine. Et ce serait l'honneur du créateur du Meeting, M. Camille Blanc, à l'initiative de qui l'art naval doit déjà tant d'idées nouvelles et de perfectionnements, que d'avoir, d'année en année, par un sage dosage des difficultés à vaincre, conduit à la construction des canots automobiles de haute mer, auxquels les navigateurs ne veulent pas croire.

D'ailleurs, ils ont bien tort ; car nul ne sait en vérité, ce que donnera demain l'innovation d'aujourd'hui, pour si incohérente qu'elle paraisse tout d'abord. Je crois, avant-hier, l'exemple des hydroplanes et autres glisseurs et, à propos du motocycle de M. Ravaut, dont les débuts sont attendus avec une impatiente curiosité, je rappellerai les essais si intéressants de l'hydroplane à hélice aérienne imaginé par le comte de Lambert.

Dans cet ordre d'idées, nous sommes, à n'en pas douter, à la veille de conquêtes étonnantes qui révolutionneront les relations ancestrales de peuple à peuple ; et ces conquêtes nous viendront dans la triple et émouvante collaboration de l'eau, de l'air et du feu : le canot, l'aéroplane et le moteur automobile.

J'en disais, ces temps derniers, avec Alfred Stevens qui, dans son générique enthousiasme pour ce qui est force et mouvement, consacre tous les loisirs que lui laissent ses admirables pinceaux aux idées neuves de la mécanique. Et il déplorait l'indifférence et l'indolence des constructeurs, à qui il avait en vain offert d'expérimenter à Monaco la prodigieuse invention d'un de ses amis, M. A.-P. Filippi.

Il m'en parlait à propos d'un mémoire remis par son ami à l'Académie des sciences, et dans lequel il est donné du vol de l'oiseau une explication toute nouvelle, sur laquelle repose, du reste, l'invention en cause, application d'une loi physique ignorée jusqu'à ce jour, et tellement importante, que le *Figaro* se doit de s'attarder sur elle. On en entreverra les extraordinaires conséquences.

Dans la conquête de l'air, on ne s'est occupé que de la réaction sustentatrice que provoque la compression de l'air sous les surfaces battantes, planantes ou en rotation. Or, en de multiples observations sévèrement contrôlées, Filippi a établi que le secret de la navigation aérienne, pour les êtres animés comme pour les appareils mécaniques, est plus au-dessus qu'au-dessous des surfaces sustentatrices.

l'aériques, qu'il convenait donc de dévier la pression atmosphérique qui agit de haut en bas, et de maintenir la pression normale qui agit, elle, de bas en haut. En application de cette loi, il fut amené à la construction de son appareil, aussi simple qu'efficace, ainsi que le prouvent les essais du laboratoire et que l'ont prouvés les essais à l'eau.

Une fois placé sur un canot pourvu d'un moteur de dix-huit chevaux, le propulseur Filippi a donné 4 kilomètres effectifs de plus à l'heure, c'est-à-dire 25 contre 21, obtenus un an auparavant avec le même canot, armé d'un moteur de cinquante chevaux, mais non muni du nouveau et merveilleux appareil qui se dresse contre l'hélice pour imposer, dans l'eau comme dans l'air, l'aile relative planante.

Ce sont des résultats acquis, authentiques, me déclarait Stevens. Une aile relative de 1 m. 50 de diamètre maintient au-dessus de l'eau au point fixe 200 kilos ; avec la même force motrice, une aile de 2 mètres de diamètre donne une puissance sustentatrice de 250 kilos. Eh bien ! voyez tout de suite les immenses conséquences de ces résultats et des applications pratiques.

Un engin, continuait-il, muni de quatre ailes relatives de 2 mètres peserait 500 kilos, enlèverait et porterait 1.000 kilos, dont 500 pour le pilote, les provisions et du matériel de paix ou de guerre. De tels engins se déplaceraient à des vitesses de plus de 100 kilomètres à l'heure et loin des côtes, dans un équilibre parfait, et il n'est pas difficile, conclut Stevens, d'imaginer les services qu'ils rendront et la puissance qu'ils donneront à qui les adoptera.

Il est tout à fait fâcheux que l'incroyable des uns et des autres, devant des résultats acquis, n'ait point permis à la découverte de Filippi de s'imposer dans la manifestation publique et officielle du Meeting de Monaco. Mais ce qui est différent n'est pas perdu, car le progrès a aujourd'hui des ailes. Wright, le premier, les lui a données, et il n'est donné à personne de les lui briser.

Frantz-Reichel.

P. S. — Demain vendredi, Coupe des Nations. Ce doit être une épreuve à sensation. Le *Panhard* se retrouvera aux prises avec l'anglais *Wolsey* et l'américain *Dixie*. Nous pouvons gagner ; mais ce sera dur, et ce n'en sera que plus glorieux. — F.-R.

AFFAIRES MILITAIRES

Question de gamelle. — Au cours d'une récente inspection, le général Vautier fut saisi par quelques soldats du 67^e régiment d'infanterie de plaintes relatives à la nourriture. Après enquête, le général Vautier constata que les bons de certaines compagnies de ce régiment avaient plus vivement attiré l'attention des capitaines que la nourriture de leurs hommes.

Ce fait pourrait fournir à certains l'occasion de déclarer que nos soldats sont indigne ment mal traités et méritent d'être punis. Pour combattre cette assertion, nous ne citerons pas les menus réglementaires qui furent publiés à l'occasion de l'exposition culinaire, où l'on pouvait voir les plats les plus variés ; ils ont un petit air de parade capable de les rendre suspects. Mais qu'il nous soit permis de rappeler une conversation de deux fantassins, surprise ces jours-ci dans une gare parisienne :

— C'est la question de la nourriture, chacun, vaillant l'ordinaire de son régiment, et nous ne pouvons nous défendre de quelque surprise en apprenant qu'au menu de son déjeuner, l'un de ces braves troupiers avait vu figurer des tomates farcies.

Nous sommes loin du petit morceau de bœuf bouilli nageant dans la gamelle d'autrefois.

L'Annuaire officiel de l'armée française pour 1909 paraît aujourd'hui à la librairie militaire Berger-Levrault et C^{ie}, 5, rue des Beaux-Arts.

C'est le seul Annuaire complet qui soit établi d'après les documents fournis par le ministre de la guerre ; on y trouve, comme d'habitude, les services du ministère et de l'état-major de l'armée, l'état-major général, la constitution des corps d'armée, la liste des officiers brevetés, la composition de tous les corps de troupe, les noms, emplois et dates d'ancienneté de tous les officiers de l'armée active, l'affectation des officiers de tous grades de la réserve et de l'armée territoriale, ainsi que la composition des divers établissements, écoles, etc., qui se rattachent à l'armée.

De plus, l'Annuaire donne l'organisation des troupes coloniales, ainsi que les listes d'ancienneté des officiers et fonctionnaires y appartenant (infanterie, artillerie, corps de l'intendance et corps de santé).

Les tableaux d'avancement des troupes métropolitaines pour 1909 sont reproduits dans l'Annuaire.

Petite Chronique des Lettres

L'antimilitarisme préconisé par une bruyante et infime minorité n'est pas à la veille de triompher en France : nous sommes défendus contre lui par toutes les forces de notre bon sens et il n'y a pas lieu d'exagérer les dangers d'une propagande qui se poursuit, jusqu'ici, à peu près dans le désert. C'est un fait cependant dont il faut tenir compte, l'un des plus troublants de ce temps si tumultueux, si tourmenté, si désordonné, et je comprends que les romanciers pour qui le roman n'est point seulement un prétexte à divertissement ou à littérature s'en préoccupent.

M. Paul Acker est de ceux-là ; après avoir, dans des œuvres précédentes, envisagé, sous la forme romanesque, des questions sociales, il s'occupe aujourd'hui de cette question nationale. Le *Soldat Bernard*, c'est le roman de l'antimilitarisme, et l'écrivain y a mis toute son ardeur, toute son angoisse, toute sa bonne foi. Les idées de M. Paul Acker sont connues, il prend soin de les préciser dans l'épigraphie de son livre :

« Aime tous les hommes, tes frères. Mais aime la femme plus que toutes les femmes, la patrie plus que toutes les patries. » Nous savons donc qu'il n'est point pour l'antimilitarisme et que son roman aboutira à la défaite et à la condamnation de cette doctrine ; mais, cela une fois bien établi, il est juste de noter que M. Paul Acker n'a point triché avec son sujet : il ne s'est pas donné le facile plaisir de nous présenter sous des traits odieux les partisans de la doctrine détestée ; au contraire, son antimilitarisme, Menguy, et la petite Pauline, et surtout Bernard, leur élève, y sont d'honnêtes gens aux convictions sincères et ardentes. Il a été ainsi très heureusement inspiré, d'abord, parce que c'est un détestable procédé de discussion de supposer toujours de la mauvaise foi chez ses adversaires ; ensuite, parce que la conclusion du romancier n'en apparaît que plus démonstrative.

Pour conquérir son jeune héros à l'idée de patrie il l'a simplement envoyé au régiment, il l'a mis pendant deux ans en contact intime avec cette grande institution, qui, bien sûr, n'est pas parfaite, mais qui tout de même reste le conservatoire des idées de générosité, d'abnégation et de dévouement, il l'a mis face à face avec un lieutenant aux idées larges et humaines, capable de comprendre, désireux de persuader plutôt que de sévir ; sans vouloir esquiver aucun des périls de sa tâche il les a menés tous deux jusque dans des graves et sans dangers phrases, très simplement, très logiquement, il nous a montré son héros détaché peu à peu de la mauvaise doctrine, ébloui par toute la douloureuse grandeur, toute la noblesse de l'armée qui « cultive encore ce qu'il y a de plus généreux dans l'homme : le mépris de l'intérêt privé, le mépris des injures, le mépris de la mort ». Et tout cela est non seulement très émouvant, mais très vécu et très vrai : dans notre douce France, amie de la fantaisie, les adolescents antimilitaristes sont de la graine à excellents soldats.

**

Les Demoiselles de la poste sont au premier rang de l'actualité, elles viennent de se manifester très brillamment et ont fait avec beaucoup de maestria leur partie dans le charivari organisé par leurs mâles camarades ; aussi, n'ai-je point été surpris de les voir apparaître triomphalement sur la couverture jaune d'un roman publié chez Plon cette semaine par M. Paul Bonhomme.

Cependant, si vous complex sur quel que allusion à une brillante actualité vous serez déçus : les petites fonctionnaires évoquées par M. Paul Bonhomme sont de très graves et très tranquilles personnes qui dans leur bureau de Courmoulin-en-Vexin, près de Pontoise, se tiennent éloignées des convulsions sociales et des revendications de la C. G. T. Elles ont bien d'autres soucis, Mlle Simone de Bresle, la titulaire, et sa tante Aurélie, l'adjointe, qui veille jalousement sur la vertu de sa nièce et supérieure hiérarchique ; elles vivent dans leur petite province une dramatique histoire d'amour et d'argent ; Simone de Bresle, qui est charmante, est aimée par Olivier, un peintre montmartrois, et par M. Dufrenoy, un inspecteur des postes ; vous devinez vers qui vont ses préférences, mais l'inspecteur est très méchant, et pour se venger il implique la nièce et la tante dans une fâcheuse histoire de mandat volé. Heureusement

que le juge d'instruction désigné est justement l'oncle de l'amoureux rapin, un très brave homme, fort riche par surcroît, qui arrange l'affaire, marie la petite fonctionnaire, assure à la vieille tante une existence paisible, cependant qu'un délicieux abbé, cousin germain de l'abbé Constantin, bénit tout le monde. Et les lecteurs sont ravis de constater que, décidément, dans la vie « tout s'arrange » pourvu qu'un romancier aimable et rose y prête la main.

**

M. Henri Kistemackers ne perd vraiment pas de temps ; Willbur Wright n'a pas encore donné son exeat à son dernier élève qu'il publie déjà un « roman comique de la vie aérienne » sous le titre *Aeropolis*. Il est charmant d'ailleurs ce roman, plein de verve, d'agrément et de fantaisie, non dénué même sans doute d'un grain d'observation avant la lettre. Oui vraiment, il est possible, il est probable même, que notre future existence aérienne sera marquée par quelques-uns des incidents burlesques ou dramatiques que prévoit M. Kistemackers et qu'il interprète avec un très amusant fantaisie graphique M. René Vincent.

Et puis, si rien de tout cela ne se produit, si nous restons de longues années encore rivés au sol par nos semelles de plomb, au moins nous aurons eu le plaisir de nous évader un moment en compagnie d'un auteur jovial, dans un domaine de fantaisie aérienne. Ce sera un nouveau cadeau fait à la littérature par les sports qui la comblent vraiment, ainsi qu'en fait foi la couverture du roman publié par Fasquelle, où figurent, ingénieusement groupées, les œuvres publiées en ces derniers temps par Michel Corday, Valentin Mandelstam, Octave Mirbeau, John Grand-Carteret, Santos-Dumont, et qui ont toutes, si j'ose dire, un moteur dans le ventre...

Voici encore, de M. Xavier Torau-Bayle, une *Française aux Etats-Unis*, roman où l'auteur a « tenté de présenter un tableau fidèle de la vie américaine telle qu'elle lui est apparue », livre un peu grave, nous dit-il, sous une apparence frivole, livre alerte, vivant, intéressant, *Nilaoukri*, « roman de mœurs égyptiennes », par M. Charles Sanglé ; *les Deux Routes*, de M. Paul Tany ; *Lequel des trois ?* un grand roman policier de A. K. Greene que rendit célèbre le *Crime de Gramercy-Park*, cher à Edmond Rostand ; *L'Espion X. 323*, « l'homme sans visage », de M. Paul d'Ivoi, et *les Contes à mon enfant*, de Mamine Sibiriak, adaptés du russe par Léon Golschmann.

**

HISTOIRE. — LIVRES DIVERS. — M. Pierre Baudin s'est fait dans le Parlement une situation tout à fait spéciale et rare, celle de l'homme d'Etat qui prétend étudier les questions avant de les traiter à la tribune ou de les résoudre au gouvernement. C'est beaucoup plus fatigant que de pérorer, et quand on a, comme M. Baudin, passé par les charges les plus importantes : la présidence du Conseil municipal, le ministère de Travaux publics, le rapport général du budget, cela représente un labeur éreçant. M. Pierre Baudin recueille le prix d'un tel effort, il est admirablement documenté et renseigné, et quelles que soient les questions qu'il traite à la tribune, dans le journal ou dans le livre, sa parole jouit d'une autorité incontestable. Nous en avons une preuve nouvelle avec le livre qu'il a publié à la suite des grandes manœuvres de 1908 : *Notre armée à l'œuvre*, dont les techniciens les plus distingués proclament la haute valeur. Pour moi, qui ne suis point grand clerc en ces matières, j'ai goûté surtout la clarté, l'éloquence simple, le courage de ce livre de bon sens où l'auteur « ayant cherché la vérité avec une ombrageuse défiance ne l'a exprimée qu'avec ménagement », n'hésitant pas cependant à dénoncer les erreurs et les fautes, assuré qu'un remède peut être apporté à la situation actuelle, que nous pouvons devenir des hommes modernes tout en restant des Français, et que « plus de fermeté et de jeunesse à la tête et le grand bon vouloir de tous suffirait aujourd'hui à nous rendre notre place sur la première ligne. Notre intelligence ferait le reste ».

En un volume paru chez Plon, M. Léonce Pingaud nous restitue la très curieuse figure du préfet de l'Empire, Jean de Bry, qui vécut de 1700 à 1835.

De Bry, trop mal connu, mais qui plaira à Thiers, dit Charles Nodier : Histoire a fait mieux, ou pis, elle l'a oublié. M. Léonce Pingaud l'y fait rentrer avec ce volume

très captivant, documenté, vivant. Jean de Bry eut le sort des politiciens qui évoluent sans cesse et veulent toujours figurer dans la majorité gouvernementale, il fut tout à tour honni par tous les partis et nous raconte lui-même qu'il a été signalé à la Cour de Louis XVI en 1792 comme Jacobin; par Marat et Saint-Just en 1793, après le 31 mai, comme modéré et girondin; par Robespierre et la jeunesse sectionnaire de l'an III, comme terroriste; par la faction de Clichy, en l'an IV, comme fauteur d'anarchie; enfin, par les émigrés, sous l'Empire, comme révolutionnaire. Et ce n'est pas aussi injuste qu'il le croit; il fut en effet, selon M. Pingaud, tout à tour: girondin, thermidorien, fructidorien, floréaliste, brumairien, bonapartiste. Il eut servi le roi constitutionnel de 1814, si celui-ci eût accepté ses services. Proscrit par les Bourbons pendant quatorze ans, après avoir été traité en suspect pendant quatorze mois par les montagnards, il put encore, avant de mourir, faire, comme simple particulier, acte de foi à la Charte de 1830!

Tout cela n'indiquait pas une bien grande forme de caractère, mais c'était une vertu assez rare et assez malaisée à pratiquer pendant cette tourmente de vingt-cinq ans, et il n'y a pas beaucoup d'hommes de notre temps qui auraient, je pense, le courage de lui jeter la pierre; il eut, en outre, le mérite d'être avant tout, à toutes les époques de sa carrière, « un intellectuel, un homme d'étude, épris de hautes spéculations et de belles pensées », cela suffirait à rendre intéressant cet acteur, « le premier des acteurs secondaires du drame révolutionnaire, à la fois vibrant et passif, allant de surprise en surprise, comme à tâtons, qui suivit les hommes qui se succédèrent au pouvoir ».

Voici encore les si émouvants et si vibrants *Cahiers rouges* où M. Maxime Vuillaume nous restitue, les jours sombres de la Commune, une plaquette du comte Adolphe du Chastel, très documentée et toute remplie de piquantes révélations sur les événements d'Orient et le Congrès de Berlin de 1878, dont l'œuvre vient d'être traitée par les diplomates avec une si aimable désinvolture; une très solide *Histoire du peuple bulgare*, de M. Georges Bousquet, qui a voulu attirer « sur ce peuple, à la fois si ancien et si jeune, un peu de la sympathie qui lui méritent ses longues souffrances d'autrefois et ses patients efforts d'aujourd'hui »; et un volume où M. Gérard-Bastet tente de nous faire comprendre une des plus stupéfiantes évolutions de ce temps : M. Caillaux et l'impôt sur le revenu explicites. C'est un plaidoyer pour notre ministre des finances, issu d'une famille de grands bourgeois, et qui, parait-il, défend en ce moment la bourgeoisie contre elle-même : je crois qu'elle se passerait assez volontiers d'une défense comme celle-là.

Ph.-Emmanuel Glaser.

LES GRÈVES

Reprise des pourparlers à Mazamet

Mazamet, 8 avril.

La tranquillité n'a été troublée ni dans la nuit, ni ce matin, à Mazamet. Ce matin, sur une convocation adressée par le préfet du Tarn à la commission patronale, le président et le vice-président de celle-ci, MM. Nègre et Durand, se sont rendus auprès de lui. Le préfet les a informés qu'il demande des ouvriers avaient accepté de continuer les pourparlers et il a exprimé l'avis qu'il conviendrait de désigner sans retard la commission mixte acceptée par les deux parties, laquelle pourrait présider et diriger les débats.

La nomination de cette commission, a répondu M. Nègre au préfet, serait l'abolition absolue de la commission patronale. Nous ne pouvons accepter.

« Les délégués patrons sont prêts à discuter avec les ouvriers la question de la prime, à la condition expresse que la discussion sera ouverte et qu'elle soit demandée par les ouvriers.

« Du reste, a ajouté M. Nègre, si je suis bien renseigné, le citoyen Jaurès lui-même les aurait engagés à discuter cette question. »

Après avoir causé des éventualités possibles, l'entretien a pris fin.

Les grévistes continuent à paraître très calmes. Néanmoins, en ville, les patrouilles successives aux patrouilles pour parer à toute explosion spontanée.

Un incident violent à Mèru

Mèru, 8 avril.

A Amblainville, la nuit dernière, une soixantaine d'ouvriers ont fait irruption dans la cour de la fabrique de M. Médard-Delamotte et se sont mis à lancer des pierres sur les toitures de la maison et des ateliers. Comme M. Médard-Delamotte, réveillé en sursaut, était descendu et leur demandait l'explication de leur attitude agressive, ceux-ci lui

ont déclaré qu'ils se livraient à cette manifestation afin de protester contre la non-reprise du travail dans son usine, et parce que M. Médard-Delamotte faisait confier certains travaux à domicile. Les ouvriers ont ajouté qu'ils s'opposaient à ces travaux tant que l'usine n'aura pas été rouverte.

M. Médard-Delamotte leur a répondu qu'il avait le ferme désir de rouvrir ses ateliers, que les réparations qu'il faisait actuellement effectuées en étaient la meilleure preuve, et que dès ces réparations terminées, le travail reprendrait.

M. Médard-Delamotte a demandé dans la matinée au préfet de l'Oise que des mesures de protection fussent prises.

Tous les ouvriers syndiqués de l'industrie du bouton sont convoqués à une réunion qui aura lieu ce soir à huit heures et demie, salle Anglin. La carte de syndiqué sera exigée à l'entrée.

Les motifs de la réunion sont tenus secrets.

La manufacture Conchon rouvre

Clermont-Ferrand, 8 avril.

M. Conchon, le grand fabricant de vêtements, est revenu sur sa détermination de répondre à la grève de ses ouvriers par la fermeture de sa manufacture. Mieux informé, il a constaté qu'il n'y avait pas de travail pour le brusque travail avait été la cause de la cessation du travail.

Les grévistes, la cause de la grève n'existant plus, ont décidé de reprendre le travail demain matin.

LE MONDE RELIGIEUX

LE JEUDI SAINT A PARIS

Une foule énorme a défilé hier pendant tout l'après-midi, comme les années précédentes à pareil jour, dans toutes les églises de Paris, devant les repositoirs que la piété du clergé et des fidèles orne le jeudi saint avec le plus de magnificence possible pour commémorer dignement l'institution de l'Eucharistie.

Ce n'est pas en effet la mort du Sauveur, mais le sacrement de l'amour divin que l'Eglise célèbre ce jour-là. Aussi ordonne-t-elle une sorte de trêve au deuil de la sainte semaine et proscribit-elle dans l'ornementation des repositoirs, si improprement appelés tombeaux, tout insigne funèbre : les tentures sombres, les suaires; même elle désire qu'il n'y ait le jeudi saint dans les églises aucune croix découverte et exposée en cet état à l'adoration des fidèles, « parce que, dit un commentateur autorisé, l'Eglise ne veut pas que leur attention soit détournée de l'objet principal de l'adoration de tous, qui est la personne de Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie. » L'adoration de la croix, en dépit de la coutume contraire de Paris, ne devrait avoir lieu que le vendredi saint.

Quoi qu'il en soit, pour satisfaire au vœu de l'Eglise à cette coutume près, on multiplie autour des repositoirs où le saint-sacrement est porté processionnellement, le jeudi saint, pendant l'office du matin, les cierges allumés et les fleurs. Hier furent très admirés comme toujours les repositoirs de Notre-Dame, de Saint-Roch (calvaire de Michel Auguier), de Saint-Augustin, Saint-Sulpice, Notre-Dame-des-Victoires, la Madeleine, Saint-Pierre de Chaillot, Saint-Philippe du Roule, Saint-Germain-l'Auxerrois, etc. Mais il en est un qui mérite une mention toute particulière, c'est celui de Saint-Pierre de Montmartre, d'un goût vraiment très délicat, et d'une élégance sobre avec sa jolie croix de violettes, beaucoup moins grande naturellement que la croix de fleurs de la Madeleine, et dominant l'autel où un calice vide traduit symboliquement le sens de la grande commémoration du jeudi saint. Les fidèles se sont portés en masse dans la vieille et belle église dont une restauration intelligente vient de renouveler en quelque sorte la sculpture juvénile, et que son curé actuel, M. l'abbé Patureau, contribue tant, par son zèle et son affabilité, à faire aimer.

Très curieux le spectacle qu'offrait hier la cathédrale. Le milieu de la grande nef est vide, mais de chaque côté se presse une foule sans cesse grossissante pour contempler les reliques de la Passion : la couronne d'épines, le clou et le bois de la vraie croix, que des prêtres donnent à baiser à la table de communion.

Dans toutes les églises à eu lieu la cérémonie dite de la cène. A Notre-Dame, l'archevêque; ailleurs le curé de la paroisse, ont pieusement lavé, essuyé et baisé les pieds de douze pauvres, ou de douze enfants de chœur, en souvenir de ce que le Christ fit pour ses apôtres à la veille de sa mort.

Julien de Narfon.

A Saint-Pierre de Neuilly. — Rappelons que c'est aujourd'hui vendredi saint, à deux heures, qu'aura lieu, en l'église Saint-Pierre de Neuilly, l'audition de musique pastrinienne que nous avons annoncée (œuvres de Palestrina, Vittoria, Claude Lejeune, etc.).

Les répons des matines seront commentés par M. l'abbé Coquerot, directeur des missions diocésaines. — J. de N.

JOURNAUX ET REVUES

L'inaction

Le gouvernement radical ne cesse pas de ne rien faire; et les émeutiers de Méru, d'Ambleville et d'ailleurs continuent d'être les détestables maîtres de l'heure.

Les patrons, à Méru-sur-Oise, ont enfin souscrit aux exigences diverses et nombreuses des ouvriers. Cela ne prouve pas que toutes les exigences des ouvriers étaient légitimes; cela prouve surtout que les pouvoirs publics n'ont pas maintenu l'ordre : les patrons ont dû céder, le couteau sur la gorge, à l'entreprise des révolutionnaires.

Et, si l'on veut savoir à quel point le gouvernement a, là-bas, manqué à son devoir, en n'assurant ni la liberté du travail ni la sécurité des personnes, voici.

Une usine, dit le *Temps*, n'a pu rouvrir ses portes. Elle a, du reste, donné ses raisons, qu'il est impossible de ne pas trouver légitimes : — les grévistes l'ont sacagée, des réparations importantes sont nécessaires et ne seront pas terminées avant la fin du mois.

Cependant, le patron voulait épargner les inconvénients du chômage à une partie, au moins, de son personnel : quelques ouvrières furent invitées à coudre, chez elles, sur des cartons le stock de boutons de nacre qui était prêt.

Sans doute, le patron trouvait là son avantage : il préparait ainsi quelque bénéfice qui lui permettrait de rentrer un peu dans les débours que lui ont occasionnés les grévistes. Mais, de leur côté, les ouvrières qu'aurait atteintes sans cela le chômage profitaient heureusement de cette combinaison toute simple.

Le comité de la grève en a jugé autrement. Il a interdit aux ouvrières de travailler aucunement jusqu'au jour où les ouvriers rentreraient à l'usine.

Des patrouilles de grévistes, placées à l'entrée du village, vérifient si des ouvrières vont porter ou chercher du travail. Dans ce cas, elles leur font rebrousser chemin.

Voilà les faits. Le gouvernement les ignore-t-il? S'il les ignore, il a tort; s'il ne les ignore pas, quelle idée a-t-il donc de la liberté du travail?

Et où sont les gendarmes, qui veillent, là-bas, au respect de la loi? ... Où sont-ils? ...

Les gendarmes appelés dans la région à l'occasion de la grève ont regagné leurs brigades.

C'est magnifique! ... Et c'est ainsi que le gouvernement radical fait son devoir élémentaire de gouvernement! ...

André Beaunier.

La Presse de ce matin

LA POLITIQUE

La République française :

De M. Jules Roche, sous le titre « Syndicalisme et Parlementarisme ».

Où, il y a devant nous, sous le nom de Syndicalisme, la Révolution sociale, plus menaçante que les plus inquiètes craintes : — mais, pour le combattre, lui résister, le vaincre, il n'y a rien, — et un gouvernement parlementaire nous que tout autre.

Vainement, en conséquence, croirait-on possible de conjurer les périls en fabriquant quelque outil de hasard, quelque subterfuge de comédie ou de mélodrame : il n'y a personne pour s'en servir.

ÉCHOS & NOUVELLES

Le Journal :

Le banquier Boulain est mort, à trois heures du matin, dans un cercle voisin de l'Étoile, au moment où il venait de porter quelques louis. On a aussitôt ramené le corps chez lui.

Le Petit Journal :

Un nouvel accident d'automobile est survenu à Ville-d'Avray.

M. Albert Raynaud, employé d'hôtel, 27, rue Boissy-d'Angas, à Paris, a eu les deux jambes broyées par l'automobile de M. de la Pinsonnerie, propriétaire rue Luchaire, la veille.

Il avait voulu dépasser l'auto qu'il suivait depuis quelque temps.

Le Journal :

Dans la vallée du Verdon, où la Compagnie du Sud de la France construit actuellement la voie ferrée d'Annot à Saint-André, une montagne s'est mise à marcher.

De Nice.

Un instant il se résigna. Il abandonnerait Los Dadas à l'Electric-Standard. Avec les actions du trust il rembourserait Rolando. Il voyagerait aux Indes, en Chine. D'ailleurs il réussissait.

La cavalcade trottait au hasard, selon les cris prédominants de la minute parmi les guides en dispute. Cela durait. On descendait avec précaution par des ravins encombrés d'éboulements, de rochers, recouvertes parfois totalement par les arbutus. Souvent il fallait mettre pied à terre. L'amazonne de Mme Hernandez s'accrochait aux épinettes. Le machéole au poing, et tirant par la corde leurs haridelles boiteuses, les chevaliers en savates taillaient, dans le froir-frou des branches une sente où s'engageaient ensuite leurs animaux souples malgré cette mine de rosses échappées indûment à l'équarisseur. « Je t'entraînerai tout ce peuple avec moi », pensait M. Héricourt. Trois heures la bande éprouva des chemins divers. On entendit des cascades brutes. On désespérait. Alors Jumillac proposa de rejoindre l'inspecteur des travaux envoyé sur le lieu précis que déterminait le géologue. C'était une chance encore. Dans un terrain où il sondait la roche avec une certaine d'Asturies en corps de chemise tout au travail, la cavalcade atteignit Angel Ortiz. De loin, ce petit homme noir cria qu'il était au flanc de la masse calcaire, juste dans la projection des plans cotés au fond du second lac. S'il y avait des grottes, les infiltrations les avaient creusées, dans la voûte. Au reste lui-même les eût déjà pénétrées s'il avait eu le nombre d'hommes. Mais il ne pouvait réunir même l'indispensable des équipes. M. Héricourt invoqua contre cette plainte habituelle.

Dans le cadre d'une barbe noire et courte, la figure de l'inspecteur se modifiait vingt fois en une seconde. Colère, emphase et courtoisie se succédaient de mot en mot, le long de ces phrases pressées. Derrière lui le bidet roussâtre qu'il tenait en laisse s'effarait. Les gestes du pion secouaient le mors par inadvertance. Vixé, l'animal alors reculait, tirait sur la bride; mais d'un mouvement sec Angel Ortiz le ramenait à soi sans interrompre sa plaidoirie. Enfin il appela deux hommes qui se soulevaient d'un chemin. Ces « monteros » affirmèrent que, pour cacher leurs armes, ils avaient, derrière la cascade même qui envoie ses eaux à Parajas, au temps des perquisitions, déblayé une série de caves et de boyaux jusqu'à une sorte de salle « haute comme l'église ». Le sol disparaissait là sous l'eau. Goutte à goutte elle tombait des roches supérieures. Et les « monteros », qui souvent buvaient celle des lacs, avaient reconnu la saveur légèrement nitreuse. « Dominerai-je l'Electric Standard? » réva M. Héricourt. Il s'essuyait les joues.

On trottait. Il voulait, malgré toute son agitation, comprendre Angel Ortiz qui, les rôles à la main, se hâtait de rendre compte, en sautillant sur sa monture. Il avait dû laisser à la côte et en route, dans les ambulances, vingt-sept hommes puis de Havre en débarquant. Il accusait les médecins espagnols d'avidité qui permettaient le départ de sujets malades, fatigués, incapables de supporter les fatigues de la traversée. D'autre part, la compagnie de transport nourrissait trop mal ses passagers dans les entrepôts sans air. Ils arrivaient hâves et rompus. Sur six cents, quatre-vingt-douze n'avaient pu monter dans le train de quoi. Cent trois seulement avaient suivi le convoi de montagne. Les autres restaient là-bas, à Parajas. En sorte qu'on manquait d'hommes pour explorer le massif.

M. Héricourt s'en moquait pas mal. Derrière le rideau liquide et le vacarme de la cascade, une ruine aboussissait à la droite d'être et basse au dehors.

Une masse énorme de terre, évaluée à plus de 500,000 mètres cubes, s'est détachée de la montagne et, depuis deux jours, elle s'avance progressivement dans le lit du Verdon.

Le Petit Journal :

De Naples.

A Vallelonga, près de Montelone, en Calabre, un millier de paysans, dans le but de protester contre la façon dont les impôts avaient été établis, essayèrent de mettre le feu à la mairie de la localité.

Les gendarmes intervinrent et firent usage de leurs armes. Quatre manifestants furent tués et un grand nombre furent blessés.

LA JOURNÉE

Obsèques : M. Auguste Bourcoeur, rédacteur à l'Action (au Père-Lachaise, 3 heures).

Congrès : L'Union pédagogique française, groupement des directeurs et directrices des écoles publiques de France et des colonies (Sorbonne, amphithéâtre Michelet).

Vendredi saint : Cérémonie de l'Epiphonie selon le rite grec orthodoxe ; sermon par S. A. R. Mgr Max, prince de Saxe (Saint-Nicolas-le-Pauvre, 9 heures). — Exécution des deux oratorios de A. de la Voûte : la Ruine de Jérusalem et les Sept paroles du Christ, sous la direction de M. William Gousseau, maître de chapelle, par la maîtrise de Saint-Nicolas du Chardonnet (3 heures). — Exécution des Lamentations, de Gounod ; des Sept paroles du Christ, du Saint-Matthieu de Rosini, sous la direction de M. Albert Minard, maître de chapelle, par la maîtrise de l'église Saint-Paul-Saint-Louis (99, rue Saint-Antoine, 2 h. 1/2). — Exécution de musique pastrinienne (répons et motets de Palestrina, Vittoria, Ingegneri, Claude Lejeune, etc.), sous la direction de M. Letocat, maître de chapelle, par la maîtrise de Saint-Pierre de Neuilly (2 heures).

Informations

Mouvement judiciaire. — Sont nommés : Conseiller à la Cour d'appel de Toulouse, sur sa demande, M. Boudin, conseiller nommé et non installé à Nîmes ;

Conseiller à la Cour d'appel de Nîmes, sur sa demande, M. Verdier, conseiller à Toulouse ;

Juge au Tribunal de Béthune, M. Roset, substitut à Argentan ;

Juge suppléant au Tribunal de Versailles, M. Durheim, juge suppléant à Mantes. M. Roset, nommé juge au Tribunal de Béthune, y sera chargé pour trois ans des fonctions de juge d'instruction.

M. André, juge au Tribunal de la Seine, y sera chargé, pour une nouvelle période de trois ans, des fonctions de juge d'instruction.

Société astronomique de France. La Société astronomique de France vient de tenir son assemblée générale annuelle.

Les élections pour le renouvellement partiel du bureau ont donné les résultats suivants :

Président, M. Baillaud, directeur de l'Observatoire de Paris ; vice-présidents, MM. Fouché, Lalande ; secrétaire général, M. Camille Flammarion ; secrétaires, M. Jean Mascart, secrétaire adjoint, MM. Tournet et Blum ; trésorier, M. Leroy ; bibliothécaire, M. Ballot ; bibliothécaire adjoint, M. Petit ; membres du conseil, MM. le comte de La Baume-Pénel, prince Roland Bonaparte, Painlevé, Teisserenc de Bort, de La Jaille, G. Fournier, etc.

Un bon régime. — Pour les arthritiques et rhumatisants, le meilleur régime est de boire aux repas l'eau de Vichy-Célestins, qui se trouve en bouteille et demi-bouteille dans tous les restaurants.

Le Pneu Palmer. — C'est au numéro 152 de l'avenue Malakoff que sont installés les magasins et les bureaux du Pneu Palmer à cordes.

Gazette des Tribunaux

TRIBUNAL CORRECTIONNEL (10^e Chambre) :

Le buste d'Emile Zola.

Les images de bronze ou de marbre semblent destinées à attirer les graffiti injurieux du passant ou la haine des révolutions déchaînées. Je me souviens d'avoir vu, à Lorient, la statue de Brizeux, du doux poète de Marie, barbouillée de coaltar. C'est de la boue et de la neige que, dans la nuit du 1^{er} au 2 mars, les « camelots du Roy » lancèrent sur le buste d'Emile Zola, dressé sur une place de Suresnes, avant d'essayer de le déboulonner et de le jeter à la Seine.

Vers une heure du matin, le 2 mars, dans Suresnes, endormi, une bande de jeunes gens se réunissait place Trarieux. Une corde à nœud coulant fut comme un lasso, jetée autour du cou du buste de Zola. Et, en cadence, poussant des « han ! » et des « hisse ! » énergiques, tous ces jeunes gens tiraient sur le câble. Ils étaient une vingtaine, et beaucoup d'entre eux ne pouvaient pas joindre leurs efforts à ceux de leurs camarades ;

la corde était trop courte. A quelques pas de là, une automobile, louée à Paris, attendait.

On devait y placer le buste de Zola arraché de son socle, et le transporter jusqu'aux bords de la Seine pour le lancer à la rivière. Il y avait bien sur la place des agents de police chargés de garder et protéger « l'objet », comme dit un rapport fait au commissariat — l'objet — c'est le buste de Zola. Mais trop peu nombreux, ils se contentèrent d'aller réveiller le commissaire après avoir procédé à une ou deux arrestations. Et pendant ce temps les « camelots du Roy » tiraient toujours. Le fils du maire, M. Dietrich, descendait par hasard du tramway, revenant de Paris. Il aperçoit le groupe de manifestants et va éveiller son père ; M. Dietrich prend des armes, et accourt. Les agents prévenus par téléphone arrivent et on arrête MM. Robin, de Bœwer, Orléans, Oblin, de Bouteiller et Bertrand, qui comparaissent hier devant la 10^e Chambre correctionnelle, présidée par M. Hugot, prévenus de dégradation de monument public.

Ce sont de tous jeunes gens d'élégance variée : les uns ont des vêtements à la dernière mode avec faux-cols montants bien empesés, impeccables, d'autres des vestes de velours à grosses côtes, genre vêtements de chasse, ornés d'une petite enseigne de cuivre, la rose blanche que les « camelots du Roy » portent à la boutonnière. Tous très jeunes, et tous imberbes, à peine une toute petite ombre de moustache aux lèvres des plus âgés, ils ont l'air, au banc des prévenus, d'une petite classe d'enfants bien sages et bien attentifs, écoutant un professeur qui va pourtant les envoyer en retenue. L'audience sera d'ailleurs des plus calmes. On y fera bien un peu de politique, on attaquera la République, Emile Zola, son œuvre et le roman naturaliste. On fera même de la critique littéraire, parlant de l'opinion de Barbey d'Aurevilly (ce Barbey si fort à la mode aujourd'hui) sur l'auteur de l'Assommoir. Mais une audience ne saurait être violente à la veille des vacances.

L'interrogatoire des prévenus est très court : M. Robin avoue avoir été de ceux qui ont voulu déboulonner le buste.

— Je regrette de n'avoir pu réussir, dit M. de Bœwer.

— Bah ! vous réussirez peut-être une autre fois, ajoute M. le président Hugot, souriant.

Je n'ai malheureusement pas très assez fort sur la corde, s'écrit M. Orléans.

Les agents de Suresnes viennent raconter que la manifestation dégénéra bien vite en bagarre, car il y avait, dit le commissaire de police, deux sortes de manifestants, les uns « corrects », les autres qui ont voulu frapper les agents. M. le substitut Péan réclame une condamnation modérée, dans un réquisitoire de forme littéraire et élégante.

M. Léon Prieur prononce une éloquente plaidoirie pour M. Robin, et M. Leneveu et Watrin présentent la défense des autres accusés. Ils font tous plus ou moins le procès de la République, et pendant que M. Watrin plaide, M. le président Hugot ouvre sur le bureau du Tribunal un gros code, et, avec un sourire :

— Maître, me permettez-vous une toute petite lecture ? Je vais vous lire l'article 43 de l'ordonnance de 1822, une ordonnance d'un de nos rois :

Toute ébauche qu'un avocat se permettrait de diriger dans ses plaidoiries ou dans ses écrits contre la religion, les principes de la monarchie, la Charte, les lois du royaume ou les autorités établies, sera réprimée immédiatement par le Tribunal saisi de l'affaire.

Mais je n'ai pas attaqué la monarchie, réplique M. Watrin.

Non, mais les autorités qui la remplacent.

On rit. Le public est de bonne humeur. Sous tous les régimes on a attaqué le régime — le régime et les statues des carrefours.

Tribunal acquitte MM. Oblin, de Bouteiller et Bertrand, la preuve de leur participation à la dégradation du monument de Zola n'étant pas faite ; et condamne MM. Robin et de Bœwer à deux mois de prison et M. Orléans à un mois.

Lorsque les gardes municipaux les font retirer, ils s'écrient : « Vive la France ! A bas la République ! »

Georges Claretie.

NOUVELLES JUDICIAIRES

Le 10 juillet 1904, un arrêté ministériel avait dissous la congrégation des Dames bernardines de l'Adoration perpétuelle du Très Saint-Sacrement de l'autel, dites du Temple, et dont le siège était rue Monsieur.

M. le duc de Chartres assigna le liqui-

dateur, M. Ménagé, afin d'exercer sur les biens de la congrégation le droit de retour prévu par les lois de 1825 et du 7 juillet 1904. M. le duc de Chartres était en effet le représentant, l'ayant-cause de Mme la princesse de Bourbon-Condé, qui jadis, vers 1820, supérieure de la congrégation, avait légué tous ses biens aux Dames bernardines.

Le Tribunal a fait droit à la demande du duc de Chartres, qui est autorisé à rentrer en possession du domaine de Valan, et d'une somme de 378,931 francs qui doit lui revenir de l'immeuble de la rue Monsieur.

M. Limbourg se présentait pour M. le duc de Chartres et M. Lyon-Caen pour M. Ménagé.

G. C.

Nouvelles Diverses

UN COUP DE FILET

La Sûreté a arrêté hier cinq cambrioleurs cosmopolites qui avaient, il y a quelques jours, commis un important vol de diamants au préjudice de M. Chauvet, bijoutier, 35, rue du Faubourg-Montmartre.

Ces malfaiteurs ont commis un nombre considérable d'autres vols. Ce sont des Russes et des Polonais, qui exercent tous, disant, la profession de tailleur d'habits. La nièce du chef de la bande, un nommé Silver, âgé de quarante ans, a été également arrêtée.

LES FÊTES DE PAQUES

Les Parisiens trouveront aux Grands Magasins Dufayel un immense choix d'articles qui seront de ravissants cadeaux de Pâques : joaillerie, orfèvrerie, horlogerie, bronzes, marbres, objets d'art, petits meubles, articles de voyage, sport, jardin, photographie, cycles, voitures d'enfants, etc. Il est intéressant de leur rappeler à ce propos que les magasins seront fermés le dimanche de Pâques, mais qu'ils resteront ouverts le lundi de Pâques jusqu'à midi, avec concert et cinématographie.

UNE BAGARRE

A la sortie du Salut de l'église Saint-Joseph, une centaine de membres de la société « la Rose blanche » se sont pris de querelle hier soir, à dix heures, avec quelques fidèles, anciens membres de ladite société.

Une bagarre s'en est suivie au cours de laquelle des coups de canne ont été échangés. La police a dispersé les manifestants, mais aucune arrestation n'a été opérée.

Jean de Paris.

AVIS DIVERS

POUR MEUBLER VOTRE CAMPAGNE et l'installer délicieusement, allez chez DEXER, tapissier, 49, rue Vivienne, il vous guidera et soumettra gratis des projets selon votre budget à des prix modérés.

EAU DE RÉGIME des ARTHRITIQUES VITTEL-ALPHA

TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

La désaffectation du port militaire et le Conseil municipal de Rochefort

Rochefort. — Le Conseil municipal de Rochefort s'est réuni hier soir pour examiner la situation faite à la ville par la désaffectation du port militaire.

Plusieurs conseillers ont pris la parole et en sont arrivés à cette conclusion que le Conseil municipal devait donner sa démission collective en guise de protestation.

En l'absence du maire, M. Braud, député, retenu à Paris par la maladie, le premier adjoint, M. Jaumet, a mis aux voix la démission de la municipalité.

Une discussion longue et très orageuse s'est engagée, qui a abouti au rejet de la proposition de démission, par seize voix contre neuf.

Dès que le public a connu le résultat de ce scrutin, il s'est livré à de très vives protestations. Des cris de : « Démission ! démission ! » ont été poussés dans la salle et, au dehors, sur la place Colbert où elle était massée, la foule a fait entendre les plus énergiques protestations

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

FÊTES DE PAQUES

TRAIN SPÉCIAL A PRIX TRÈS RÉDUITS
DE PARIS AU HAVRE

Prix des Billets aller et retour :
12 francs en 2^e classe — 9 francs en 3^e classe

ALLER
DÉPART de Paris-Saint-Lazare le 10 avril 1909
à 11 h. 30 soir.

RETOUR
DÉPART du Havre le 12 avril 1909, à 9 h. 5 soir.

A l'occasion des Fêtes de Pâques, les billets de « Bains de mer » de Paris au Havre, valables 4 jours et délivrés au prix de : 30 francs en 1^{re} classe et 22 francs en 2^e classe, seront exceptionnellement valables jusqu'au 22 avril inclusivement.

CONSULTEZ l'affiche spéciale apposée dans les gares et bureaux de ville des Chemins de fer de l'Etat, ainsi que dans l'intérieur du Paris.

DANS le but de faciliter les retours sur Paris, les trains 42 aux dates ci-dessous, ont été

pour l'Etat à l'honneur de porter la connaissance du public qu'elle mettra en circulation des trains spéciaux au départ de Havre, Dieppe, Rouen, Le Mans, Chartres, Rambouillet, Flers, Verneuil et Houdan, sans Paris, et que la marche de certains trains sur les lignes du Havre, Dieppe, Cherbourg Brest et Granville sera modifiée sur tout ou partie de leur parcours.

Pour plus de renseignements, consulter les affiches spéciales apposées dans les gares.

OFFRES ET DEMANDES D'EMPLOIS

Gens de Maison

On DEMANDE MENAGE valet-maitre d'hôtel et femme de chamb. p. Etats-Unis. Arrangements et famille en tête. Prés. samedi 8-10, Léonard, hôt. Continental.

CHASSEUR, 25 a., b. réf., ay. cond. grosse voit., d. p. l. Paris ou banl. L. M., 33 bis, P. Denfert-Rochereau

LE SAINT DE DEMAIN : *Saint Macaire.*

Imprimeur-Gérant : QUINTARD.

Paris, Imprimerie du Figaro, 26, rue Drouot.

MAPLE & CO
Rue Boudreau (près l'Opéra)
DÉMÉNAGEMENTS
et GARDE-MEUBLES
Emballage fait par des ouvriers expérimentés.
Expédition de Mobilier
DANS TOUS LES PAYS DU MONDE
*aste Garde-Meubles * Réception et livraison de bagages
DÉVIS FRANCO SUR DEMANDE

PHARMACIES DE FAMILLE
POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE
A l'usage des Châteaux, Villas, Usines
Chantiers, Mairies, Presbytères, Penstons
Couvents, Officiers, de terre et de mer.
MODÈLES SPÉCIAUX pour.
Automobilistes, Cyclistes, Explorateurs.
(MÉDAILLES DE BRONZE, ARGENT
VERMEIL ET OR)
Envoi franco du catalogue illustré (50 modèles)

PHARMACIE NORMALE,
19, rue Drouot, Paris.

[illegible][illegible]